

le dit du cinéma, maintenant et autrefois

Les films ne sont plus ce qu'ils étaient. Les voilà tous histoire de l'image animée, qu'on appelle, par référence à la première technique qui l'inaugura, le cinéma. Gordon Zola avec son film commenté par le réalisateur, Michel-Paul Comte et son long plan-séquence de « cinéma-direct » qui jette dans son intimité, les Comte avec leur série télé et leurs clip-claps qui musicalisent, enluminent le cinéma et la musique s'ils le furent jamais... Les films de Lassitude recollent les morceaux d'une histoire du cinéma lourde de précédents, et pourtant éclairée soudain, et sans raccord, comme lorsqu'on arrache le toit d'une vieille mesure, d'un jour tout autre.

Il y eut d'abord la technique de la caméra et de la pellicule. On put croire qu'un art nouveau était né, puisqu'on pouvait désormais organiser des images animées de l'apparence du mouvement. Cela s'appela le cinématographe.

Quelque temps plus tard, un moyen magnétique permit d'enregistrer aussi des images animées. Selon le même principe de recueil des images, mais par une technique totalement différente, bien moins onéreuse, mais affreuse, pauvre, sans bord précis et aux coins arrondis, destinée à remplir le triste emploi d'« accélérateur de la ponte » dans des batteries de volaille. On appela cela la télévision, d'un nom qui lui convenait parfaitement.

La vidéo exploita le même système dans des buts de simulation ou de surveillance, et aussi par accident quelque peu artistiques, qui eurent l'avantage d'être parfois plus indépendants.

Militaire et art expérimental se sont toujours étrangement côtoyés.

Enfin le principe de la numérisation obtint des images d'aussi « belle qualité », sinon bien davantage, mais en vérité fort différentes, que celui du cinématographe.

Puis, assez curieusement, la pellicule disparut mais on continua à appeler certains films des

films de cinéma, à condition qu'ils soient projetés en salles noires au début de leur carrière. Mais plus encore, furent désormais désignés « films de cinéma » des films répondant à certains critères propres à une époque du cinéma sur pellicule à l'apogée de sa carrière de cinéma à grand spectacle, plus généralement la partie la plus populaire du cinématographe.

Mais le fait est qu'à partir du moment où l'on qualifia du nom d'art cinématographique l'art des images animées, tous les films aujourd'hui, sur pellicule ou sur bande magnétique, diffusés sur écran géant ou sur un téléphone, sont des films de cinématographe. La technique de la pellicule ne justifie plus, et ne justifia rétrospectivement jamais, que des films ne soient pas des films tout court, c'est-à-dire des oeuvres d'art cinématographique, bonnes ou mauvaises. Des films de cinéma.

Le cinéma ne peut en aucun cas être défini comme se cantonnant exclusivement à certaines données comme « projeté en salle » ou « s'en tenant à tel type de contenu ».

Cette constatation nouvelle est issue de la disparition de la pellicule et du maintien du terme de cinéma. La pellicule jusque-là, avec sa dispendieuse économie, faisait régner, dans l'ordre des films, une

hiérarchie qu'elle couronnait et qui s'est effondrée de fait. Tous les films sont des films de cinéma, ou aucun n'en est.*

Les arts mécaniques ont apporté un jour fallacieux sur les arts, comme une modernité avide sur un monde qu'elle a anéanti pour le remplacer par son imitation appauvrie et ayant perdu toute signification. Il n'y a pas apport, élargissement des possibilités, mais leur réduction et le langage qui vient clamer l'ouverture de champs vierges résonnant toujours plus lugubrement dans un vide stérile.

La vérité est que ces déprédations et falsifications rendent bien plus ardu le travail qu'il faut faire pour reprendre en main l'expression correcte, et c'est peut-être la seule qualité, une qualité par défaut de l'espèce de celles qui surgissent de difficultés acruées qu'un combattant doit affronter pour prouver son courage, sa bravoure et sa valeur.

Plus la destruction est terrible, semble inéluctable, et plus le travail de création véritable requiert de détermination et d'invention. C'est ce à quoi nous sommes confrontés, chez Lassitude. Pendant que des armées de déprédateurs se torchent dans les ruines des merveilles du monde dont ils prétendent être les inventeurs tout *Du bien ont cessé de l'être avec la disparition de la pellicule : dans ce cas, il faut reconnaître que cette disparition fait date.



en s'y acharnant jusqu'à les rendre méconnaissables (c'est là qu'elles plaisent enfin) nous trimons à monter des choses correctes avec les débris de ce désastre, que nous aimons, puisqu'il faut aimer ce avec quoi l'on travaille ; et ce désastre nous y participions aussi, à notre échelle, c'est à dire comme tout le monde, autant qu'on peut.

Nos vœux vont à des circonstances où la construction prendrait une ampleur plus grande et plus souveraine. Il le faudra tôt ou tard.

Le cinéma en est un bon exemple. L'ensemble des films, de toutes sortes, qui aient jamais été produits, vient de tomber dans son histoire dont ils font désormais partie, à l'instant où son présent officiel répète strictement les formules ressassés de son discours le plus convenu, comme si les expériences multiples qu'il a pu connaître ne devaient aboutir qu'à cette parole plate, dépouillée de tout ce qui n'était pas « utile » à l'accélération de la ponte dans une batterie

de volaille ». On aura reconnu la télé, ce que la production du cinéma actuelle est peu à peu devenue, en un mouvement initié il y a fort longtemps. De la télévision se parant des prestiges d'un cinéma auquel elle n'a jamais collaboré que pour lui nuire et le détruire. La télévision n'aura jamais été que du mauvais cinéma, le plus mauvais cinéma.

L'ouverture sur un catalogue des films en tant qu'histoire générale du cinématographe est une véritable découverte, involontaire certes. Les films y sont « tombés », à force des manigances peu prudentes de la stupidité qui ne voit pas venir à elle ce qu'elle redoute le plus et qui est maintenant là. Tant mieux pour nous. Chez Lassitude, les films, de Comte, de Zola, de Choderlos de Huis-clos ne sont jamais des « films de genre », mais des variations à chaque fois originales sur ce que la forme filmique peut engendrer. Sans se limiter à la simple exécution d'un scénario mais en suivant des méthodes d'élaboration spécifiques à ces métrages.

Ici la textualité cinématographique est propre à l'image animée, elle ne se contente pas de doubler, paraphraser la textualité du texte, mais songe à multiplier les directions empruntées, agrandissant en cela le cercle du texte.

LE LIVRE ET L'ARGENT

Plus l'argent et le livre se heurtent et plus l'argent est victorieux, et plus la parole du livre se retire, emmenant avec elle la force du monde, qui s'épuise. Il se vide. Peu importe que des hangars regorgent de fruits et des banques de lingots d'or. L'or et les fruits n'ont pas leur valeur en eux, mais dans ce qui s'est retiré avec le livre.

Sous le discours clamant une volonté d'intelligence, de défense de la pensée, de la clairvoyance, de « l'éclairement », règne une tâche opiniâtre, instrumentée, financée, orientée vers l'éradication, la liquidation, la destruction totale de toute pensée. Ce travail ne se nomme pas lui-même aux forces qui l'accomplissent, sinon de manière négative : trop de déclarations de bonnes intentions contraient à l'évidence et

à l'effectivité des résultats (et cela, sous le critère de leur vérité même) ne nécessitent que le renversement de leur proposition pour avouer ce qui est entrepris, voilé par le langage qui parle faux : vider toute chose de la pensée ; chose bien impossible évidemment, si la pensée ne menait cette croisade contre elle-même... ou bien s'agit-il de deux moments distincts de la pensée, prise

dans le jeu d'une contradiction interne ? C'est la pensée calculatrice qui veut faire la peau à la pensée primordiale, ou bien est-ce le contraire et n'entend-on pas QUE, les cris de la pensée logique jouant son dernier va-tout, le hurlement ?

Il va de soi que, si ce bel ordre naturel dont on nous vante tant la perfection presque complète existait aussi « naturellement » qu'il le clame, il

ne serait pas indispensable de le reconstruire tous les matins avec les moyens d'une industrie, le média, qui est devenue la toute première. Cet ordre est menacé au point de ne pouvoir qu'être promulgué et repromulgué à chaque instant et cela avec toute la puissance que peut exprimer le contrôle. Cet ordre est inexistant de fait, disparu comme s'il n'avait jamais existé, sa faille n'en est même pas une : il n'est pas et pour cela il ne fait voir que lui.

Cette antinomie entre ces deux moments de la pensée, autrefois déjà irrécyclables mais capables de cohabiter, est aujourd'hui en état de crise intense et déclarée. Ce n'est pas une crise économique. C'est, au sujet du livre, domaine si exemplaire, une lutte àpre

entre texte de la promotion du livre et texte du livre, au moins pour les textes anciens. Parce que pour la plus grande part des plus récents, le texte du livre lui-même n'est guère qu'un épisode de sa promotion. Voilà pourquoi nous travaillons depuis le corps-même de la promotion, du pur discours propagandaire que sont « la couverture », les « articles de presse », etc. pour produire notre texte même.



txt est une publication des presses de lassitude. INFO@LASSITUDE.FR LASSITUDE.FR GRATUIT FRANCE 2014 - XI



9 782372 210379



en français dans le txt

Que penser de cette générale et discrète prohibition de la lecture, travestie sous l'aspect d'un encouragement, d'un sauvetage d'icelle ? Nous sommes pour ! Obtenir de la masse qu'elle s'instruise était une idée absurde, qui n'a fait que précipiter le savoir dans la boue et la confusion. D'ailleurs personne n'a jamais voulu l'instruire vraiment. Il ne s'agissait que de la dresser à comprendre les ordres plus subtilement, et à être plus zélée à y obéir. Ce n'était que manigance "politique" dirait-on par euphémisme, commerçante en vérité : prédatrice. La connaissance n'est pas régie par les mêmes lois que la survie des espèces animales. La diminution du nombre n'entraîne pas la disparition de la race. Ce sont les individus qui lisent, avec une seule tête à chaque fois... Que la plèbe ne soit plus précipitée qu'à sa perte par les moyens de diffusion du savoir nous ravit ! La lecture va enfin redevenir le lieu paisible de méditation, rébarbatif au plus grand nombre qui s'en désintéresse, même au stade de sa vulgarisation la plus consommée. Et peut-être l'a-t-elle toujours été en fait, car ces travées de cervelles obscures n'ont jamais lu, elles n'ont fait que "se divertir" en se laissant inculquer des signaux.

Combien, ce petit livre, dans la vitrine?

— Ce joli petit livre noir et blanc? Mais Madame, c'est un *livre à deux pages*!

— Ah non, je veux un vrai livre, avec des pages en veux-tu en voilà.

— Nous ne les faisons plus que sur commande, et sur mesure.

— C'est ennuyeux; c'était pour me descendre de suite. Bon, je vais commander, alors. Combien de temps cela prend-il?

— Quelques jours tout au plus, selon la difficulté! Madame a-t-elle une idée de ce qu'elle désire, trame, genre, noms des personnages, issu tragique ou dramatique? Voulez-vous que les caractères ressemblent à vos amis, à vos connaissances? À votre famille? Quel type d'aventures? De la littérature ou de la pâture? Du vrai faux ou du falsifié véridique? De nos jours ou aujourd'hui? Fable ou fiction?

— Assez! Tant pis, donnez-moi donc, dans la vitrine, ce petit livre-ci. À notre époque j'ai bien compris que tout a rétréci.

— Mais c'est moins cher. Le voici.

Sous un certain angle, un *livre à deux pages* ressemble à un livre à des dizaines de pages. Cet aspect n'est qu'une apparence, un trompe-l'œil, comme un de ces décors de spectacle dont on n'a qu'à construire la partie « utile » (visible). Il doit donc induire, ici aussi, la projection d'un contenu imaginaire.

Comme avec n'importe quel facies de vitrine, ou ces conditionnements de parfum ou de téléphone sans contenu et dont on se sert pour la montre (et

MIASMOISELLE

LA DESTINÉE DES FLEUVES

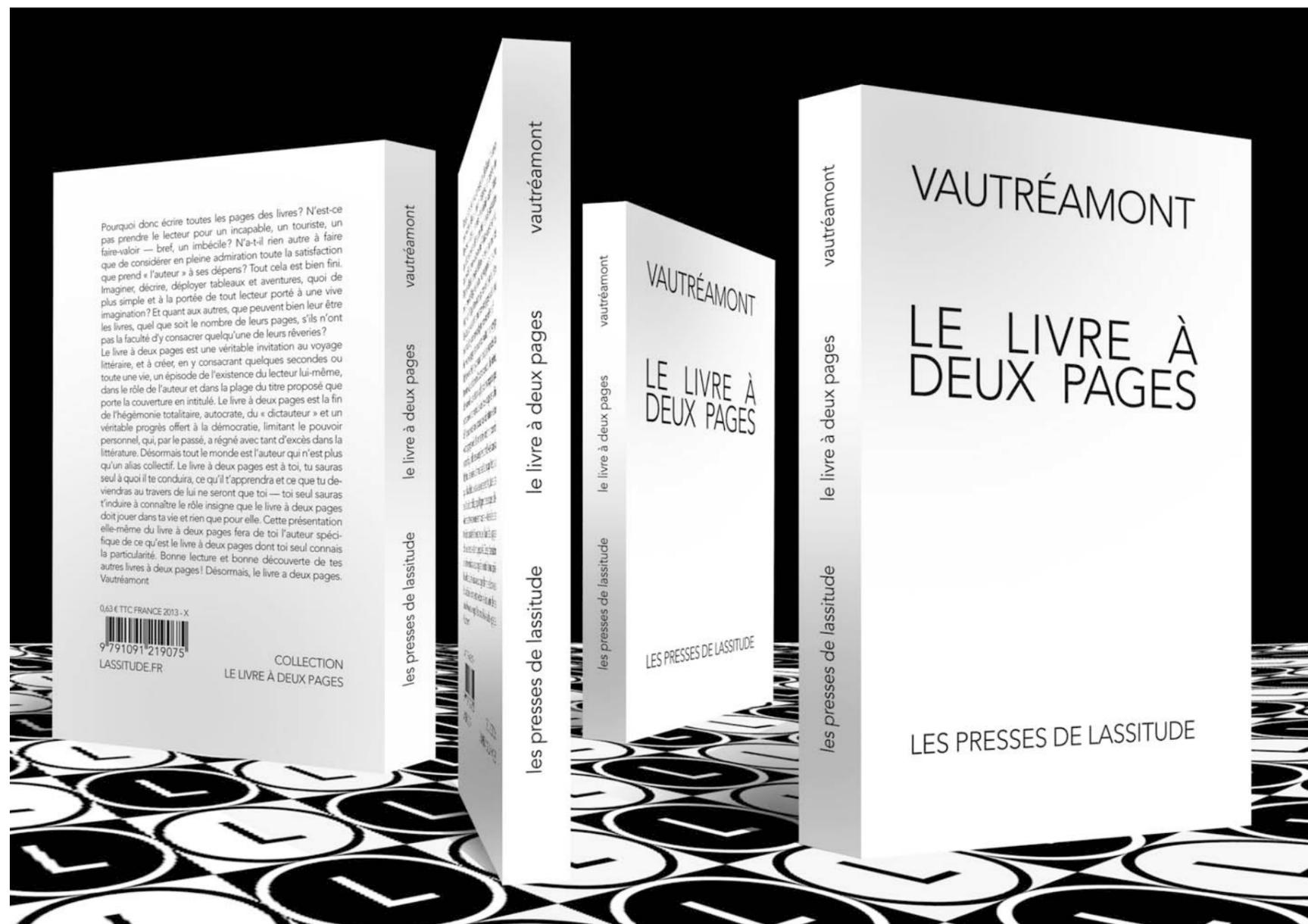
LES PRESSES DE LASSITUDE

éviter les vols), le *livre à deux pages*, sous cette vue, pourrait accompagner la déception et la frustration.

Mais seule l'incapacité à imaginer prive un *livre à deux pages* de son contenu. Un livre ne peut en aucun cas, en aucune manière et nous ne sommes pas les premiers à le relever, être une marchandise. Ce n'est pas un paquet qu'on peut entamer, finir et jeter. Ou bien? Où cela nous mène-t-il?

Qu'il faille le fabriquer, le vendre et en amortir les frais ne prouve rien contre ce que nous disons là, c'est au contraire la forme de la négociation de quoi que ce soit qui est prouvée viscéralement fautive et ne se produisant que pour une déchéance, un régrès, qui devront se déployer dans leur intégralité et détruire tout et tout le monde avant de s'être prouvés ostensiblement tel.

Pour ceux que ça intéresse, le



Sous ces « vues », le livre à deux pages, avec son onglet mobile, simule un livre à nombreuses pages, comme on les faisait autrefois.

livre à deux pages le dit.

C'est la capacité imaginative, et donc cognitive, dont le livre à deux pages est une démonstration. Le négoce, considéré comme incontournable et à l'origine de toute sociabilité naturelle, quoi qu'on en pense, se prouve radicalement faux et impraticable, soudain dans l'excessive importance qu'il a prise dans nos vies. Ce n'est pas même cette outrance qui serait le point dangereux ou

blâmable; c'est elle qui démontre cette chose étrange, qui est que le commerce est une impossibilité. Une possibilité sans avenir! Bizarre, pour un mode d'« échange », comme on l'appelle, qui semble venir du fond des temps comme le plus évident et le plus nécessaire.

Enfin nous n'inventons pas le fil à couper le beurre avec ça : Moultes études et théories sont venues prouver, depuis longtemps, ce que nous ra-

contons là. Mais elles se sont mal vendues; ou plutôt, rien n'est vraiment venu endiguer un processus naturel (la seule chose réputée « marcher ») ni proposer une alternative bien nette et durable.

On peut juste constater à quel point sont dangereuses les choses qui « fonctionnent » et surtout dès qu'elles se mettent à fonctionner trop bien, si bien qu'elles invalident tout ce qui n'est pas elles. Alors, des « me-

sures » viennent trop tard, le processus doit suivre son cours jusqu'à sa conclusion.

Cette conclusion, nous dit le mince livre à deux pages, est de détruire toute capacité imaginative et imaginative. Pourrait-on faire du négoce sans elle? Ou bien d'anéantir l'activité mercantile.

Cette opposition n'est pas pour autant un conflit qui doit trouver sa résolution par la victoire et la chute de l'un ou de

l'autre, sinon dans l'imaginaire téléologique, justement. Il doit s'agir d'une lutte de forces dont le déséquilibre est plus ou moins constant.

Alors lladp veut peser de tout son poids, qui n'est pas estimable en grammes, dans la balance en faveur de l'imaginaire et de l'inspiration, de l'expression et de la communication primordiale, pas de celles que dispensent le média et la téléphonie. Vautréamont

durement ou rudement

Le livre à deux pages est un prototype de mutation québraquée qui souligne rudement les deux caractères de toute proposition de ce type. Définissons-les, bien que classiques, comme québraqués, car ils ne me semblent pas si souvent dénotés comme je vais le faire.

LLADP a un contenu de propagation du savoir « positif », s'il est pris au pied de la lettre comme tout poème et poétique : rien de directement utile ou pratique.

Par contre *le livre à deux pages* a un contenu « négatif » s'il se contente de jouer à la fiche-cuisine, à la fiche-info, à la condensation de savoir jusqu'à l'absurde et à la disparition.

On voit que « positif » et « négatif » s'inverseront, selon que l'économie s'en emparera ou non.

multiples présentations québraquées (attendant) est un arrêt imposé, démontré, représenté, d'une certaine dérégulation systématique dégoûtante.

On observe la déperdition de sens qui résulte d'un abandon des formes à leur simple mise à

PÂTÉ DE TÊTE

LA VOITURE S'EST MAL CONDUITE

LES PRESSES DE LASSITUDE

l'étalage, soudain confrontée à l'impossibilité de progresser invisiblement davantage d'une part, ni de renoncer à ses méthodes d'avachissement secret, toujours déguisées en marche vers la rigueur.

LLADP est une opération disciplinaire majeure : elle est une sanction, même occulte. Des milliards de mots, de pages, de publication, se le tiennent déjà pour dit et dévorent leur propre immondicité sous le soleil sévère du *livre à deux pages*.

ESCAPE DE LAS PLUMAS

LA PART D'ODITH

LES MOTS VIDES, 17

LES PRESSES DE LASSITUDE

SHEILA FIN

(POINT)

LASSITUDE

tout est texte

Attendu que tout est texte (nous entendons par là *logos*) le discours marchand, dans le cas du livre, est un parler qui vient toujours s'interposer davantage en tant que texte, avant le texte du livre lui-même, et sur un ton péremptoire, l'emportant sur, assourdissant, réduisant au filet de sens ou à se taire, la voix du texte du livre. Et ceci d'une manière croissante. Peu à peu, image de couverture, textes de présentation, critique muée rapidement en simple promotion, le discours sur le livre l'a largement emporté sur



le livre*.

Pas étonnant que nous nous exprimions, ou tentions de le faire, depuis la voix de la propagande. Le texte serait-il stupide au point de ne pas savoir parler depuis le langage poétique, que plus subtilement, plus fort,

car il ne s'agit que de puissance d'expression? Où seraient passées ses forces? La marchandise parle depuis le langage poétique. Cela fera rire qui ne connaît et comprend l'origine du dire poétique. La poésie, par ailleurs, n'est pas forcément

bonne. Elle est le royaume du couac par excellence et le parlé-marchand est une poésie qui pue le poisson crevé. Médiocre en ceci qu'il ne sait guère ni ce qu'il fait, ni pourquoi il le fait : bien plus que vendre des choses, ce qu'il croit faire, il établit, promulgue, édicte des postures auxquelles l'achat est une réponse tacite, et il ne veut rien savoir au delà du déclenchement de ce réflexe d'achat. C'est, certes, sa solidité tactique, mais aussi sa limite obtuse de mauvaise poésie.

Nous, dissidents, insoumis, insurgés, venons directement parler dans l'orbe de la « communication » qu'est l'expression promotionnelle. Notre poésie, celle qui n'est pas toute bue.

nos harangues sont meilleures, encore ont-elles le défaut d'être mal amplifiées (mais nous ne voudrions pas qu'elles portent au delà d'une certaine mesure). Il n'y a pas, ou si peu (par dérision, simulacre, et désir d'être crédibles — enfin pour s'accorder au discours marchand que nous tenons aussi) la perspective d'un acte d'achat derrière nos injonctions. Cela nous place en position de force de fait. Nous parlons pour dire, et non, placement, pour fourguer. Cela relève un peu ce qui est tombé si bas, la propre estime de chacun, la relation vendeur-clicient étant humiliante et nous couvrant tous de honte, pour celle qui n'est pas toute bue.

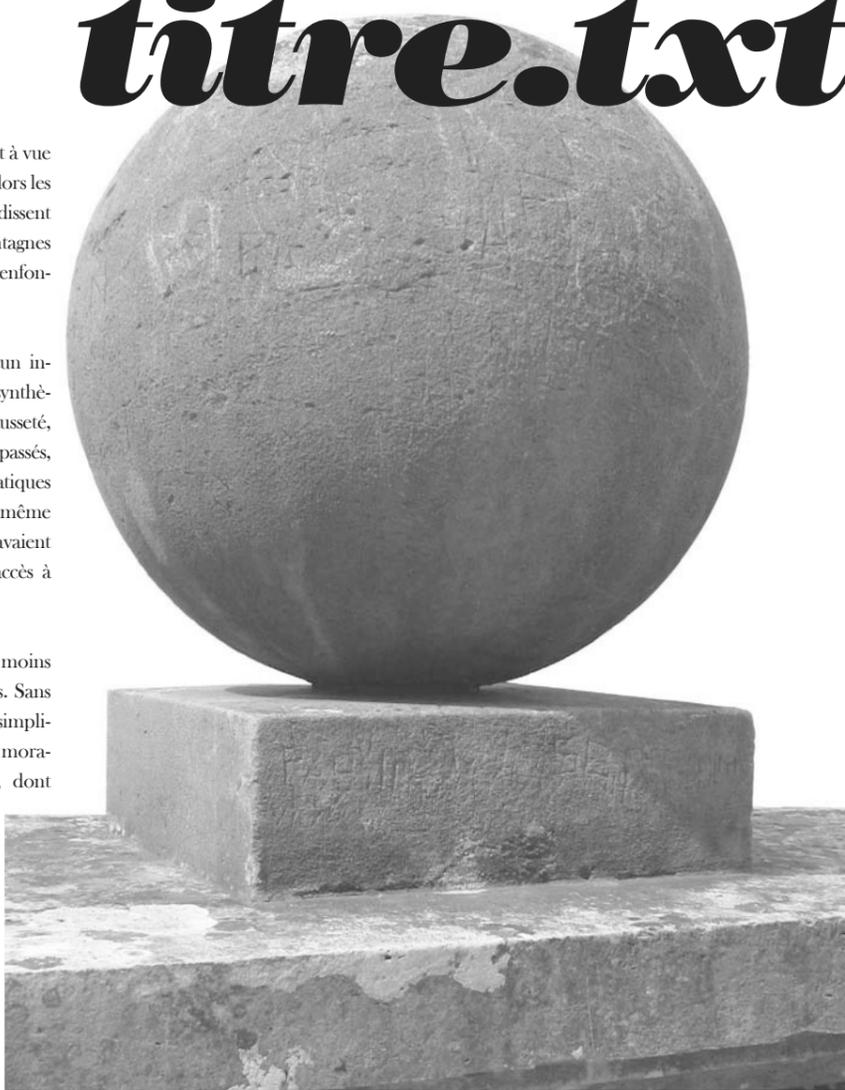
sans titre.txt

Cette mention n'est pas là pour faire « jeune » ou moderne; le texte, même en bit et en pixels, n'a rien de jeune. Ni de vieux. Cette obsession de moderniser, dépoussiérer les textes, cette impression d'être largué par un progrès qui fait basculer le vieux dans l'obsolète et qui prend à la gorge toute personne impliquée, trop humaine, dans les rouages sociaux, est un des ressorts les plus violents de la destruction, c'est de la tentative d'assassinat pure et simple, avec la pensée comme cible. Ce ne sont que des têtes qui tombent; après tout, elles n'ont qu'à se défendre.

gresse, s'effrite du cornet à vue d'œil un peu dessillé. Alors les collines du passé grandissent et deviennent des montagnes géantes, tant nous nous enfouïssons dans le goudron.

L'informatique n'a aucun intérêt. C'est une vague synthèse, une apothéose de fausseté, des sciences et des arts passés, dont elle a détruit les pratiques particulières, lesquelles, même lourdes à manipuler, avaient l'avantage de donner accès à leur origine.

Ce qui est beaucoup moins le cas avec les virtuelles. Sans parler de l'inévitable simplification ratiocinante, moralisante, appauvrissante, dont elle a élagué les matières qu'elle a compilées. Enfin elle est là et sans doute cela devait se produire. C'est un défi lancé à un accomplissement. Encore faut-il en trouver le sens et le relever.



avis lors qu'on charge publicité

les textes apparaissant sur les pages de la revue de l'A. R. T. sont du faux-texte, prétexte à maquette. Ils sont intégrés à toute autre consommation que la contemplation.

Ci-dessus : cet avis apparaissait comme était en ligne sur un terme pendant le chargement de La Revue de L'A. R. T. lorsque la page de Gigabrother-point-

pas net, au tournant du millénaire. (photo Raoul Vintimiglia, concon™ agency)

prétexte

Supratexte contre hypertexte

Ancien publicitaire et ex-maquettiste, pour Meupeuqueu il n'y a de raison de composer des textes que pour avoir un prétexte à mettre en page. On pourrait trouver absurde ou risible cette propension, ce goût forcené pour la typographie, comme Stendhal souriait de l'admiration sans borne de Firmin Didot pour ses lettres capitales. Pourtant ce caractère d'apparence insignifiante du texte, chose dès l'abord négligée comme dérisoire et utilitaire, est ce qui libère MPC vers la possibilité d'écrire. Puis le texte des revues et journaux de MPC et de toutes ses productions dépasse le texte en tant que tel (celui qu'on désigne, au sens restrictif, qui est composé de mots et de phrases) vers un supratexte auquel participe conjointement texte, image, mise en page, films, musique, mais aussi au delà science, technique, loi, philosophie, etc. sans pour autant prétendre à tout ça, mais en considérant toutes ces expressions comme pouvant participer d'entrarts*.

que l'hypertexte, cette fausse nouveauté, qui ne signifie rien que le fonctionnement du savoir dans son acception la plus convenue. Le texte (au sens étroit) peut parfaitement conserver son caractère superflu, comme ces pages de magazine qu'on regarde seulement et qu'on parcourt à peine et qui ne sont que des champs donnés à la lecture capricieuse, soucieuse de s'accrocher ici ou là — mais alors on lit bien plus le supratexte qui se déploie en ambiance et peut saisir le lecteur à son insu; c'est la mediatextualité. Nous parlerons alors de tectualité, pour faire référence au propos spécifique de ce journal quand il parle de supertexte. Cet article n'ayant pas la longueur nécessaire à terminer cette page, que pourrais-je bien ajouter pour combler le vide? Ne cours-je point, citrouille que je suis, le risque de trop en dire à force de ne rien dire? Où s'arrête le supratexte? La question reste toute verte. * au sujet des entrarts, se reporter à La revue des entrarts 1 & 2, Les Presses de Lassitude.

RIETICK INTERNATIONAL AGENCY

accro!

Accrocher le regard, même si ça demande un brin d'adresse, n'est qu'une simple affaire de technique et ne présuppose en rien un intérêt véritable au delà de l'appât.

Cela ne signifie que la chute dans un piège.

Et il y a pire. Plus vous êtes accro aux pixels étincelants et plus les discours moins attractifs, qui pourraient vous être vraiment utiles, sont en mesure de vous atteindre.

Les messages agissent comme des toxiques : plus la dose augmente et plus votre sensibilité diminue. Et il en faut toujours plus, plus... plus.

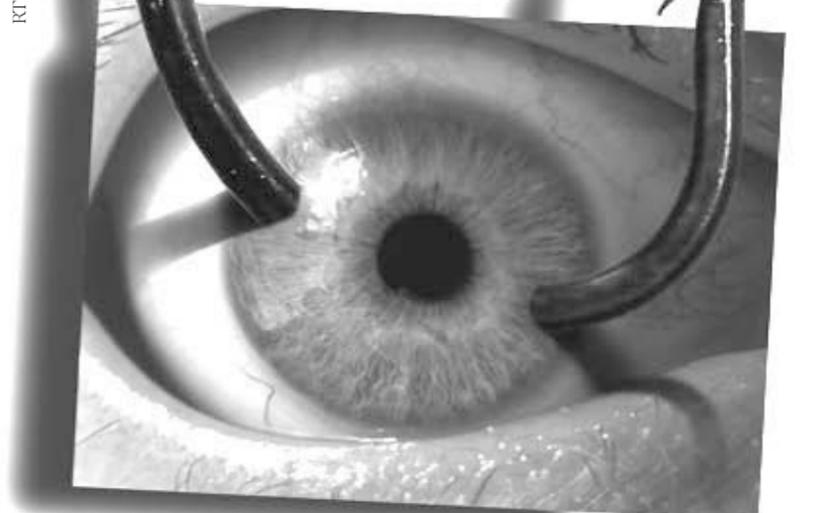
Si vous ne pouvez pas vous passer de telles habitudes au point d'en être venu à lire ce texte, vous pourriez bien avoir besoin d'une aide médicale.

Vous êtes peut-être l'un des millions, parmi lesquels toujours plus d'enfants, qui sont atteints de médiamanie.

Nous avons besoin de votre soutien et de vos dons pour lutter contre ce mal qui sape notre monde. En déterminer l'origine virale ou psychique, ou les deux, ou d'une autre provenance, grâce à des études et des recherches en laboratoire.

D'ores et déjà, arrêtez d'absorber du média dès aujourd'hui, faites-vous dépister dans nos centres spécialisés et aidez-nous à rassembler des dons.

L'urgence est là.



Cette annonce est distribuée par Nomediatoday. Si vous lisez ces mots, il n'y a vraiment plus aucun doute au sujet de votre contamination. Rendez-nous visite aujourd'hui pour cesser de consommer du média ou ralentir votre consommation. Vous pouvez le faire. Merci pour votre participation. <http://nomediatoday.com>